

LE QUOTIDIEN DE L'ART

ÉTATS-UNIS

QDA 10:12.25 N°3170 8

Art Basel Miami Beach 2025 défie les pronostics



Art Basel Miami Beach.
© Courtesy Art Basel

La santé vacillante du marché de l'art, aggravée par un contexte géopolitique tendu, pouvait laisser présager des ventes moins dynamiques pour cette édition. La foire a cependant confirmé son rôle clé dans l'écosystème grandissant d'Art Basel en tenant une édition ambitieuse avec son lot de transactions spectaculaires.

PAR ALISON MOSS – CORRESPONDANCE D'ART BASEL MIAMI BEACH

Les allées pourtant amples du Convention Center de Miami Beach fourmillaient de monde le 3 décembre, journée d'ouverture au public VIP. Ceux ayant répondu présents au rendez-vous affichaient une énergie renouvelée, dont on n'avait pas revu la trace depuis l'avant-Covid. L'euphorie résiduelle d'une semaine de ventes new-yorkaises ayant engrangé un total de 2,2 milliards de dollars ? La foire avait su créer de l'expectative en annonçant quelques semaines plus tôt la création d'un tout nouveau secteur, Zero 10, spécifiquement tourné vers la création numérique, déclinée au sein même de la foire. Un choix audacieux au vu de l'accueil encore tiède des artistes du Web3 par les *tastemakers* du monde de l'art, en dépit du fait qu'ils ont été brièvement courtisés par les galeries et maisons de vente durant la bulle NFT. « L'objectif est de créer de nouvelles rencontres avec

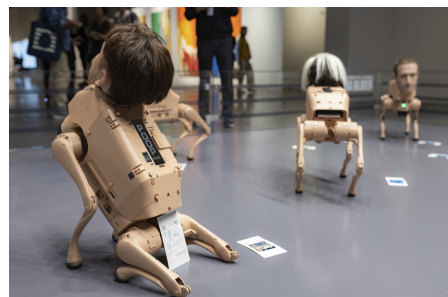
LE QUOTIDIEN DE L'ART

ÉTATS-UNIS

QDA 10.12.25 N°3170 9

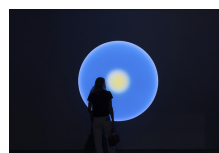


Beeple Studios, série
« Regular animals », 2025,
robotique dynamique,
ordinateur personnelisé,
impression, écran, silicone,
conteneur accompagné
d'un NFT, 58 x 26 x 53 cm.
Secteur Zero 10.
© Beeple Studios / Courtesy Art
Basel.



ses œuvres, d'aiguiser la curiosité du public et de lui permettre d'appréhender autrement cette sphère de la création », précise Bridget Finn, directrice de la foire, qui a confié le commissariat du secteur à Eli Scheinman, spécialiste en la matière. Une fois de plus, Beeple a monopolisé l'attention des visiteurs en installant une horde de chiens robots grimes en personnalités (Elon Musk, Andy Warhol, Mark Zuckerberg...) dont les excréments étaient des images des visiteurs réinterprétées par l'IA. Le secteur, qui se fondait au secteur Meridians dans un nouveau plan plus décloisonné, accueillait aussi des œuvres plus reconnues par le circuit « traditionnel », dont une sublime installation de James Turrell (Pace Gallery) façonnée à partir de LED et de verre gravé.

James Turrell
« Bailey's Beards, Circular
Glass », 2021, LED, verre gravé,
diamètre 183 cm,
hauteur 210 cm.
Secteur Zero 10.
© James Turrell / Courtesy Art Basel.



Un référent aux États-Unis

Parmi les exposants, le constat est sans appel : Art Basel Miami Beach a su s'imposer comme la foire référente sur le continent américain en développant une identité moins régionale que son homologue Frieze Los Angeles. D'une part, grâce à son foyer de riches collectionneurs, de Jeff Bezos à Kenneth C. Griffin (fondateur de Citadel), en passant par le magnat de l'immobilier Jorge Pérez, tous établis à Miami ou dans les enclaves d'Indian Creek ou Star Island, notamment en raison de la fiscalité avantageuse de la Floride (l'État est dépourvu d'impôt sur le revenu). « Beaucoup d'advisors venus de New York ont grossi les boards de musées et nous rencontrons aussi de nombreux collectionneurs de Californie et du Texas. C'est une scène active, cultivée, et curieuse, contrairement à ce que peuvent laisser entendre les clichés », confie Axel Dibie, cofondateur de la galerie Crèvecoeur, qui déployait entre autres des pièces de la Colombienne Emma Reyes. Le public latino-américain constitue évidemment, lui aussi, l'une des principales forces stratégiques d'un rendez-vous implanté dans une ville historiquement marquée par l'immigration du continent voisin, et qui en garde aujourd'hui la trace dans son quotidien : plus de 70 % de ses habitants sont hispaniques ou latinos. « Avec ARCOmadrid, Art Basel Miami Beach est la foire qui nous permet de cibler les collectionneurs latino-américains », insiste Nathalie Obadia, dont le stand mettait notamment à l'honneur l'enfant terrible de la photographie, Andres Serrano. « C'est sans aucun doute la foire la plus compétitive des États-Unis », confirme Chris Sharp, qui proposait de redécouvrir d'exquises peintures de la peintre américaine Altoon Sultan, détails de machines agricoles dont

LE QUOTIDIEN DE L'ART

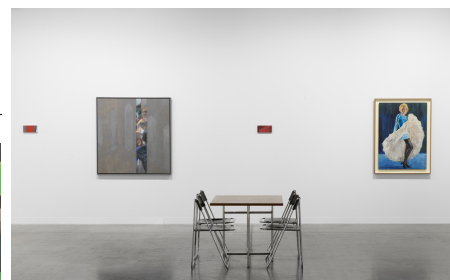
ÉTATS-UNIS

QDA 10.12.25 N°3170 10

Ci-dessous : **Altoun Sultan**
Plated Wheel, 2024, tempera
à l'œuf sur parchemin de veau,
53,7 x 22,9 cm.
Galerie Chris Sharp
(Los Angeles),
Secteur Nova.
© Courtesy de l'artiste et Chris Sharp



*Les ventes
demeurent le nerf
de la guerre.
Impossible de
faire autrement
dans un rendez-
vous où le stand
oscille entre 913
et 1244 dollars
le mètre carré.*



la géométrie les revêt d'une dimension quasi abstraite. « *Je n'aurais jamais pu faire des rencontres de cette envergure ailleurs que dans une foire comme celle-ci* », confie le galeriste originaire de Los Angeles, qui se réjouissait d'avoir placé plusieurs pièces au sein de collections américaines, et d'avoir noué des liens avec le musée Reina Sofia de Madrid lors de sa participation au sein du secteur Nova.

Des frais en hausse

Si le rendez-vous constitue un bon moyen d'effoquer son carnet d'adresses, les ventes demeurent le nerf de la guerre. Impossible de faire autrement dans un rendez-vous où le stand oscille entre 913 et 1 244 dollars le mètre carré dans le secteur général, soit une augmentation de 2 % et 4 % respectivement par rapport à 2024 (les tarifs ont été revus pour refléter « l'inflation, les tarifs en hausse du marché, de logistique, et de construction, ainsi que l'alignement avec les prix des autres volets d'Art Basel »). Si la manifestation a réduit de 7 % les tarifs du secteur Survey, le budget mobilisé pour y être présent est onéreux : « J'ai versé 100 000 dollars pour ma participation, dont environ 70 000 sont dédiés au stand et le reste aux frais supplémentaires. Il est pour cela impératif à titre stratégique de présenter des pièces d'un certain prix afin de garantir de couvrir les coûts », rappelle Frank Elbaz, dont la galerie parisienne présentait aux côtés des peintures de Kenjiro Okazaki (entre 14 000 et 80 000) une élégante pièce tissée de Sheila Hicks chiffrée à 400 000 dollars, entre autres. « L'Amérique est devenue très chère et le coût de la vie nous impacte indirectement, puisque les artistes américains réclament eux aussi des tarifs plus élevés pour travailler avec nous. Cela m'a mené, récemment, à privilégier des artistes d'autres horizons », poursuit-il. Des dépenses d'autant plus élevées que les nouvelles taxes douanières annoncées par Donald Trump – dont les œuvres d'art sont exemptes – ont indirectement fait grimper le coût du transport : « Les complexités liées au backlog (retard accumulé dans le traitement des marchandises, ndlr) ont mené des sociétés comme DHL ou Fedex à augmenter leurs prix, puisqu'ils doivent gérer les problèmes additionnels liés aux douanes », contextualise Édouard Gouin, cofondateur de la société de transport Convello, insistant sur la saturation de certains services en raison de la réglementation accrue. « Nous avons une équipe dédiée à ces questions qui sont désormais devenues très chronophages et qui peuvent engendrer des dépenses imprévues », signale Edward Mitterrand, dont la galerie montrait à l'occasion des pièces de Francisco Sobrino, Agustín Cárdenas, Niki de Saint Phalle et Claude Lorraine.

Des ventes conclues sur l'ensemble des créneaux

Le dernier rapport publié par Art Basel en partenariat avec la foire UBS signalait la tendance du marché à s'assoupir sur sa tranche haute (-33 % sur les transactions d'œuvres dépassant le million) au profit des segments au-dessous de 50 000 dollars. La foire a bravé les pronostics en enregistrant plusieurs

LE QUOTIDIEN DE L'ART

ÉTATS-UNIS

QDA 10.12.25 N°3170

11



Vue du stand de la galerie mor
charpentier (Paris, Bogotá).
Au centre : *Melanie Siegel*
Sabre et fonde de mis
noches (3), 2025.
© Courtesy des artistes et mor
charpentier

ventes à six chiffres, dont certaines dès le premier jour : un Andy Warhol à 18 millions chez Lévy Gorvy ; un George Condo pour 3,9 millions de dollars chez Hauser & Wirth ; un Rauschenberg chez Gladstone à 1,5 million ; un Miró pour 2,6 millions chez Cayón ; un Alex Katz pour 2,5 millions chez Thaddaeus Ropac ; un Picasso pour une somme comprise entre 2,8 et 3 millions chez Almine Rech... Ce qui n'a pas empêché les enseignes plus modestes de faire un carton : la Cubaine El Apartamento, dont c'était la première participation à la foire, cédait ainsi une dizaine de pièces d'Arianna Contino, Miki Leal, Diana Fonseca et Roberto Diago pour des sommes entre 6 000 et 55 000 dollars ; la Munichoise Melanie Siegel faisait *sold out* pour les rafraichissantes piscines azur de l'artiste Lohaus Sominsky (entre 25 000 et 27 000 dollars) ; tandis que Matthew Brown plaçait une vingtaine de pièces de Mimi

Lauter, Julie Beaufils, Carol Durham, Kenji Ide pour des sommes entre 4 500 et 350 000 dollars. Si l'Amérique de Trump ne fait plus autant rêver, force est de constater qu'elle concentre encore les gros poissons... Ce qui n'a pas empêché les exposants de présenter des propositions risquées, dénonçant les travers du pays et son administration actuelle : la série de *Retablos* de Guadalupe Maravilla, chez mor charpentier (Paris, Bogotá) livrait ainsi le récit de l'immigration déportée des États-Unis par l'agence ICE.



Melanie Siegel
Poolandscape, 2025,
acrylique sur toile,
120 x 150 cm.
Lohaus Sominsky (Munich).
Secteur Nova.
© Courtesy de l'artiste et Lohaus
Sominsky / Adagp, Paris, 2025.

Une recette adaptée au goût local

En déclinant sa formule dans différents continents - en février prochain, avec une première édition au Qatar - Art Basel a su constituer des *clusters* géographiques à l'identité reconnaissable tout en encourageant la circulation du public et des exposants à travers ses différents volets. « Actuellement, nous participons à trois foires d'art par an aux États-Unis, en Asie et en Europe. Toutes sont des foires Art Basel. Nous constatons que nos collectionneurs se ressemblent par leur rigueur plutôt que par leur origine géographique », affirme Joseph Allen Shea (galerie Allen, Paris), dont le réjouissant solo show de l'artiste suisse Linus Bill (entre 10 000 et 20 000 dollars) avait intéressé des acquéreurs majoritairement européens. La tenue d'une édition parisienne d'Art Basel, un mois et demi plus tôt, ne semble pas avoir dissuadé le public européen de faire le déplacement outre-Atlantique : « Cette année, le public britannique est